

LES DEUX GOSSES

PREMIÈRE PARTIE

CE QUE DURE LE BONHEUR

(Suite)

Le mouvement rythmé qui la poussait s'arrêta tout d'un coup. Carmen se trouva debout, les pieds dans le sable ; puis, ce fut plus dur, plus résistant, elle marchait sur des roches polies et glissantes.

Bientôt enfin, elle n'était plus dans l'eau ; le sol était solide. — Vous êtes sauvée, lui dit une voix qu'elle reconnut aussitôt. Alors Carmen, dit avec un accent infini de reconnaissance : — Merci, M. d'Alboize !

C'était bien Robert d'Alboize qui l'avait sauvée. Ils avaient atteint un îlot, presque à fleur d'eau à l'endroit où ils avaient abordé, mais qui s'élevait plus loin à une certaine hauteur.

L'îlot n'était pas aride ; entre les rochers, une végétation avait poussé.

La jeune femme tremblait comme une feuille ; le séjour dans l'eau, l'émotion, la brise qui s'élevait aux premiers rayons de l'aurore la glaçaient.

Robert avait très froid aussi. Il jeta un coup d'œil à droite et à gauche, inconsciemment ; il vit de petits arbustes.

Machinalement, il porta la main à la poche de son pantalon trempé d'eau.

Il eut un geste de satisfaction, suivi bientôt d'un mouvement de déception ; cependant il dit à Carmen :

— Courage !

Robert tira de sa poche une petite boîte nickelée ; il fit jouer le ressort et tira une allumette bougie.

Si la boîte était restée imperméable, ce qui lui paraissait douteux le jeune homme allait pouvoir empêcher sa compagne de succomber au froid, après l'avoir disputée victorieusement aux vagues.

Il essuya la boîte sur l'herbe très sèche et frotta successivement et sans succès une douzaine d'allumettes.

Enfin il poussa un cri de joie. L'une d'elles restée sèche au milieu des autres s'était enflammée.

Arrachant des branches, des broussailles et des brindilles, Robert eut vite fait de former un bûcher, auquel il mit le feu.

La flamme pétilla bientôt.

Il était temps ; Carmen allait s'évanouir.

La chaleur de ce foyer improvisé commença à sécher les vêtements des naufragés.

XXXIX

ÉPAVES

La comtesse douairière, Georges et Hélène étaient revenus à Kerlor depuis dix jours.

Il avait été décidé que l'enfant attendu par eux, naîtrait sur le sol breton, dans le château des aïeux, dont on espérait qu'il aurait la vaillance et les vertus.

Le séjour à Paris avait ravi Hélène pour qui l'amour de Georges ne cessait de se manifester de la façon la plus passionnée.

Le ciel avait béni cette union, puisque la comtesse Georges de Kerlor allait être mère.

Décrire les transports de Georges quand il apprit cette nouvelle nous paraît impossible ; sa joie tenait du délire.

Il étreignait sa femme et sa mère et leur prodiguait des baisers fous.

La vieille maman avait pris une telle part au bonheur de ses enfants que sa santé paraissait s'être définitivement rétablie.

Aussi n'avait-elle pas hésité un seul instant à accompagner Georges et Hélène à Paris.

Le Dr Laroche, consulté avant le départ, n'avait présenté que

quelques considérations visant surtout le traitement à continuer et l'hygiène spéciale qui s'imposait.

La maman et ses enfants étaient restés six mois à leur hôtel du Parc des Princes, au bois de Boulogne.

Quand tout fut réglé pour la rentrée à Kerlor, le cœur de la douairière tressaillit d'aise.

Georges et Hélène allaient continuer à l'entourer ; elle attendait un petit-fils ou une petite-fille, à la volonté du bon Dieu ; elle allait surtout se retrouver dans ce domaine, qu'elle préférait à tous les pays du monde.

Le voyage, accompli rapidement et dans les conditions de luxe que les heureux de ce monde trouvent réunies actuellement, ne fatigua pas Hélène.

Jamais ses beaux yeux n'avaient mieux reflété l'azur céleste.

Hélène était restée la bonne, modeste et douce créature que nous connaissons.

Quand Georges célébrait la beauté de sa femme, elle souriait ; mais pourtant elle l'écoutait, se disant que c'était grâce à ces charmes qu'elle exerçait sur lui cette influence constante qui le transformait au point que ses emportements subits avaient cessé.

Elle avait un geste si charmant, quand elle voyait poindre l'irritabilité, que Georges, confus, prenait la mine d'un enfant grondé et se mettait bientôt à rire.

D'ailleurs, ses sujets de mécontentement étaient très rares.

Hélène, qui avait laissé à la femme de charge, Mme Crépin, le soin de gérer les dépenses de la maison, ou du moins du jeune ménage, comprit la nécessité de s'occuper d'une foule de petits détails, dont elle ne soupçonnait pas l'importance.

Mme Crépin, une parente de Monique Aubierge—l'institutrice de Mlle Yolande de Guidelvinec—était entrée à Kerlor au moment du mariage du comte Georges.

Elle avait été recommandée et présentée par Mariana. Nous verrons bientôt comment Mme Crépin justifiait la confiance dont elle avait été l'objet.

La comtesse douairière ne souffrait pas de cette catastrophe financière qui en eût terrassé tant d'autres ; le but rêvé par Georges, Hélène et Carmen était atteint. Cependant, M. de Kerlor était beaucoup moins résigné qu'il n'en avait l'air.

En sa qualité de grand seigneur, il méprisait la fortune ; mais il la voulait pour sa femme, pour cet héritier attendu. Aussi, avait-il résolu de prendre un parti énergique dès que les circonstances lui permettaient de mettre ses projets à exécution.

Ces projets avaient été différés ; Georges en profita pour les étudier plus sérieusement, pour les mûrir davantage.

Il voulait à tout prix regagner le demi-million que Jacques Roman-Guinec lui avait enlevé.

D'ailleurs, le jeune gentilhomme ne voulait pas rester dans l'oisiveté. Plus que personne, dans son monde, il comprenait la nécessité de mettre en œuvre toutes les forces latentes qui permettent à un homme, si haut qu'il soit placé, de ne pas rester un inutile.

Ce n'était pas Hélène qui aurait combattu chez son mari ces louables intentions elle ne discutait que sur l'opportunité des mesures à prendre.

La maman et la jeune femme s'étaient réinstallées en Bretagne avec une vive satisfaction, et Georges l'avait certainement partagée ; mais s'était trouvé un peu désorienté au bout de quelques jours.

Il n'avait plus de compagnie pour les longues chevauchées à travers les landes et les guérets, ou les délicieuses excursions sur les bords de l'Océan.

Si Carmen avait été là, au moins, le frère et la sœur eussent repris en partie leur existence vagabonde d'autrefois ; mais Georges restait isolé.

A part quelques excursions en voiture, qui ne satisfaisaient qu'incomplètement son besoin d'activité, et la promenade sous les grands arbres du parc de Kerlor, le comte était forcé de mener une existence sédentaire pour laquelle il n'était pas fait.

C'était Hélène qui le suppliait de reprendre ses habitudes d'autrefois, en attendant qu'elle fût redevenue valide,—ce qui ne tarderait pas, ajoutait-elle avec un sourire.

En effet, d'un jour à l'autre, le grand événement attendu pouvait se produire.

Au milieu de cette période d'attente, une lettre de Carmen était arrivée, annonçant son prochain retour avec son époux ; toutefois, la date n'était pas précisée.

Fallait-il attribuer cette lacune à une distraction de la jeune femme, d'autant plus qu'elle désignait le navire qui les ramenait ?

Carmen avait des moments d'étourderie. Quoi qu'il en fût, cette lettre avait été chaleureusement accueillie.

Saint-Hyrieux et sa femme seraient à Kerlor au bon moment. Ils assisteraient au baptême. Firmin et Carmen étaient un parrain et une marraine tout désignés.

Après le déjeuner, Hélène et sa belle-mère avaient déclaré à